

L'homme des villes



Krafla, le 5 juillet. Nous sommes dans le champ de lave de Leirhnjúkur dans la zone de Krafla. C'est un magnifique lieu de promenade balisée pour les milliers de touristes. Deux champs de lave, un ancien couvert de lichens verdâtres et un second récent et noir comme du charbon. Ils se conjuguent l'un l'autre comme deux eaux qui ne se mélangent pas.



Un panneau d'interdiction d'emprunter un chemin sans doute réservé aux géologues barre le chemin. Il faut protéger les kilomètres cubes de cailloux déversés là par l'éruption du volcan tout proche ! Seuls les oiseaux et les éventuels renards arctiques y ont droit de cité. L'homme s'est donc exclu de la nature. Il ne participe plus aux évolutions darwinienne et

géologique. Il se pose en dieu protecteur de la planète contre la destruction qu'il met lui-même en œuvre. Il n'est pas un dieu comme les autres. Un Dieu que les hommes prient et vénèrent. C'est un dieu autoproclamé silencieusement qui se disqualifie lui-même de l'environnement qu'il entend protéger. Il prétend sans s'en rendre compte le rendre immuable, immortel tout en l'assassinant chaque jour. L'homme est, sans se l'avouer, le dieu du statu quo et de la mort à petit feu tout en pensant être celui de la vie. Un dieu anti-évolution morbide. Le dieu du principe de précaution.



À la frontière des Highlands

Pour protéger la nature, il en est arrivé à s'en extraire et à la regarder de haut. À la mettre en conserve. À ne plus en profiter qu'à travers le filtre déformant des musées et des documentaires télévisuels. Deux mondes parallèles dont l'un (l'homme) qui se pense tout puissant prétend guider l'autre (la nature). Quand il n'en extrait pas les ressources jusqu'à plus soif, il agit comme si elle était une relique. Quelle est la différence entre une relique statufiée exposée dans un musée et un désert né de l'épuisement de ses ressources ? Il n'y en a pas. Le présent mort et le passé vivant se sont rejoints dans le néant.



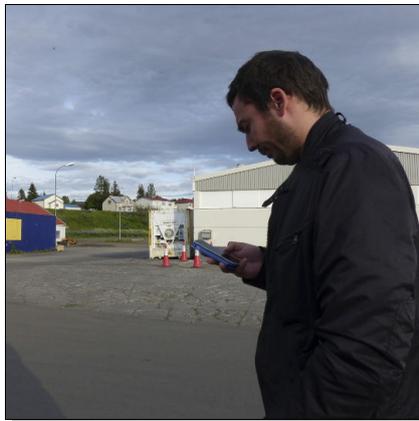
Alors le Cap' fuit là où il reste encore des parcelles de nature libre et vivante. Là où les gens des villes, anesthésiés et emprisonnés dans leur confort de 21°C le jour et 17°C la nuit, ne comprennent pas que l'on puisse y trouver un sens.

Les baleines bleues mangent 6 tonnes par jour dans les eaux froides du nord. Les baleines à bosse *seulement* 1 tonne. À l'autre extrémité de l'échelle des poids des animaux se trouvent les oiseaux, légers comme des plumes, descendants directement des dinosaures. Ils mangent peu individuellement, quelques dizaines de grammes par jour tout au plus. Pour eux, on ne compte en tonnes que quand on multiplie ces grammes par des millions d'individus. Cela fait aussi des quantités astronomiques ! Il y a, par exemple, 8 millions de macareux moines en Islande. 8 millions fois 50 grammes, cela fait 400 tonnes de petits poissons par jour. Multipliez ces tonnes par la somme des guillemots, des fulmars, des petits pingouins, des goélands, des mouettes, etc. et vous obtiendrez une vague idée de ce qui vit sous et au-dessus de la surface de l'eau nordique.

Les baleines font des provisions de nourriture dans le nord et ne mangent plus lorsqu'elles migrent vers le sud pour donner naissance à leurs petits. Des milliers de kilomètres de voyage à la nage pour moins d'un mois sur place. Puis c'est le retour à la case départ. Elles allaitent les baleineaux pendant plusieurs mois au rythme de 240 litres par jour pour ce qui concerne les baleines bleues. Puis elles reviennent à nouveau s'alimenter dans le nord. Le cycle de la vie recommence.

La vie se développe dans le froid et non dans le chaud. Le confort de la chaleur, c'est la mort à petit feu. La vie grouille dans le froid et non dans le torride. La lutte pour la survie aussi.

Ici et maintenant ?



Le corps voyage, l'esprit reste à la maison et le cœur on ne sait où.

Made by Facebook and Samsung.

A Husavik, il y a trois compagnies de *whale watching*. Il y a très longtemps, le patron de North Sailing avait restauré un vieux bateau de pêche. Ensuite, il s'est demandé à quoi l'utiliser. La réponse est venue. Il a embarqué des touristes pour leur montrer des baleines. Aujourd'hui, North Sailing a au moins 8 bateaux anciens restaurés et la majorité du marché des dizaines de milliers de candidats à la visite des cétacés. Husavik est devenue la capitale du *whale watching*.

Opal, Hildur et Haukur sont grées en goélette. Quand il y a du vent, le guide demande aux passagers de l'aider à hisser les voiles. L'absence de winchs est compensée par des bras de préférence musclés. Les autres bateaux sont motorisés par de vieux coucous. Opal et Donna Wood, un ancien bateau phare danois grée en ketch, font du charter au Groenland et des expéditions à Jan Mayen ou ailleurs.



La compagnie Gentle Giants se sert de bateaux semi-rigides complètement rapides. La dernière acquisition file à 90 à l'heure. La visite des baleines dure une heure de moins que celle des vieux gréements. Cette heure est-elle égale à une heure perdue ou à une heure gagnée ? Son marché est sans doute celui des gens pressés de rentabiliser leur tour d'Islande et de rentrer à la maison en croyant avoir vu plus de choses. Trajet *one way* en TGV, terminus la mort. Ils n'ont pas compris que le moyen le plus efficace pour vivre longtemps est de vivre lentement et surtout de faire des détours en changeant de vie. Changer de vie, c'est la peindre de plusieurs couches de couleurs différentes. On ne sait jamais d'avance quelle tonalité aura la couche suivante. À chaque nouvelle couche, on peut espérer qu'il y en aura une suivante d'une autre couleur que le noir. Le contraire, c'est l'angoisse garantie sur facture. Si toutes les couches ont la même couleur grise ou noire, on connaît d'avance celle de la mort. Alors, quelle angoisse à chaque nouvelle couche. On ne sait jamais si ce sera la dernière ou pas !

La vitesse c'est de l'argent



Ils sont venus en avion d'Akureyri visiter Grimsey en voiture en 2 heures, chrono en main. Coût via Air Iceland : 100 € à 200 € par personne pour 2 fois 30 minutes de vol, plus le guide local (et sa voiture). Si l'on néglige le prix du guide, le coût de la visite qui se limite grossièrement au superficiel est de $200/3 = 65$ € par heure.



Sinon c'est le bus pour Dalvik (1 heure, 8 €), puis le ferry (3 heures, 52 €) pour 4 heures sur place permettant de faire une longue balade le long des falaises pour admirer, entendre et sentir les colonies de guillemots agglutinés l'un à l'autre, ou esquiver en riant les attaques des sternes protégeant leurs nids, examiner un à un les milliers de macareux moines, clowns silencieux de l'arctique. Ceux-ci ne chantent pas, car leur dégaine se suffit à elle-même pour égayer l'environnement. Le coût de l'heure d'excursion de 12 heures est donc de 12 € par heure, soit 5 fois moins cher pour 5 fois plus de plaisir. Je calculerais bien le rapport (plaisir + qualité) / prix, mais c'est impossible, car la qualité et le plaisir sont des grandeurs subjectives qui ne se mesurent pas et ne comptabilisent pas. Moralité : la vitesse c'est plus d'argent que le temps de la lenteur. Le temps a une valeur nettement inférieure à ce que prétend l'adage. Elle peut même tendre vers zéro, si au lieu de se balader en engin volant ou motorisé, on choisit l'alternative *écologique durable* en prenant tout simplement le temps d'user les semelles de ses chaussures sur le sol tout en jouissant, les yeux et les oreilles grands ouverts des détails vus de près au lieu de se munir de jumelles 7x50.



Goéland cendré





Colonie de guillemots



Pingouin Torda

